



Col·lecció
INSTRUMENTA  23

LA PRODUCTION DE SIGILLÉES
AFRICAINES. RECHERCHES D'HISTOIRE
ET D'ARCHEOLOGIE EN TUNISIE
SEPTENTRIONALE ET CENTRALE

MONCEF BEN MOUSSA

Publicacions i Edicions



UNIVERSITAT DE BARCELONA

U

B

LA PRODUCTION DE SIGILLÉES
AFRICAINES. RECHERCHES D'HISTOIRE
ET D'ARCHEOLOGIE EN TUNISIE
SEPTENTRIONALE ET CENTRALE

Moncef Ben Moussa

Publicacions i Edicions



SOMMAIRE

| | |
|--|----|
| PREFACE | 11 |
| REMERCIEMENTS | 13 |
| INTRODUCTION GENERALE | 15 |
| 1- Origine du sujet, objectifs et méthode | 15 |
| 2- Le cadre géographique : le point de vue des céramologues | 16 |
| 3- L'Afrique romaine, vandale et byzantine | 17 |
| | |
| PREMIERE PARTIE : LES PRODUCTIONS DU HAUT EMPIRE | |
| | |
| CHAPITRE I : PROBLEMES DE GENESE ET DE LOCALISATION | 25 |
| 1- Historique des recherches, les limites d'une définition | 25 |
| A- La céramique sigillée africaine en archéologie | 25 |
| B- Les contributions de F. O. Waagé | 27 |
| C- L'apport de N. Lamboglia | 28 |
| D- Le maintien de la définition de Lamboglia pour l'école occidentale | 29 |
| E- L'apport de J. W. Hayes | 30 |
| F- Les missions internationales à Carthage et les récentes contributions | 31 |
| G- De la sigillée claire à la sigillée africaine | 31 |
| 2- Une origine africaine mais une influence de traditions multiples | 33 |
| A- Les preuves d'une origine africaine | 33 |
| B- Influence de traditions multiples | 34 |
| 3- Où situer les premiers ateliers ? | 36 |
| A- les plaines de la <i>Bagrada</i> et du Cap Bon | 36 |
| B- Les plaines de l'intérieur | 36 |
| C- Dans la vallée de l'oued Meliane | 37 |
| D- Hypothèses de localisation | 37 |
| CHAPITRE II : ORIGINE ET EVOLUTION DES PRODUCTIONS | 43 |
| 1 - Substrats et adstrats | 44 |
| A- Les origines lybico-puniques : la céramique dite de Gastel | 44 |
| B- Les données de la stratigraphie d'Hippone | 45 |
| C- Les données de la stratigraphie de <i>Belalis Maior</i> | 46 |
| D- Les traditions des céramiques de cuisine | 47 |
| 2- Le poids des traditions importées | 54 |
| 3- Les modalités : l'atelier des <i>Pullaeni</i> , un exemple de genèse et d'affermissement d'une tradition de céramique africaine sous le Haut Empire | 57 |
| CH III : REALITE ET LIMITES DE LA CRISE DU III ^E SIECLE | 63 |
| 1- Le déclin de la sigillée africaine A : ses aspects, ses significations | 63 |
| 2- Le complexe faciès du III ^e siècle | 67 |
| 3- Les autres preuves d'une mutation | 73 |

| | |
|---------------------------------------|----|
| A- le triomphe d'une culture nouvelle | 73 |
| B- Une prospérité généralisée | 74 |

**DEUXIEME PARTIE :
LA PRODUCTION DE SIGILLEES AFRICAINES TARDIVES**

| | |
|--|-----|
| CHAPITRE I : LES ATELIERS D' <i>UTHINA</i> ET D'EL MAHRINE | 77 |
| 1- L'atelier d' <i>Uthina</i> | 77 |
| 2- L'atelier d'El Mahrine | 78 |
| A- Le centre d'El Mahrine | 78 |
| B- Les formes | 83 |
| C- Les décors estampés d'El Mahrine | 106 |
| CHAPITRE II : LE CENTRE DE <i>PHERADI MAIUS</i> | 109 |
| 1- Le site de <i>Pheradi Maius</i> | 109 |
| 2- Fouilles, sondages inédits (1997-1999) et céramique de surface | 112 |
| 3- Inventaire des céramiques tardives de <i>Pheradi Maius</i> | 132 |
| A- Problèmes de typologie et de chronologie | 132 |
| B- Les formes | 133 |
| 4- Les instruments de potiers | 188 |
| A- Les cassettes de cuisson | 188 |
| B- Les instruments de polissage | 191 |
| 5- Les décors estampés des céramiques tardives de <i>Pheradi Maius</i> | 192 |
| A- Les phases du décor des céramiques africaines tardives | 192 |
| B- Les poinçons de <i>Pheradi Maius</i> | 193 |
| C- Les styles du décor des céramiques de <i>Pheradi Maius</i> | 198 |
| 6- Le décor guilloché | 208 |
| 7- Le décor lustré | 211 |

**TROISIEME PARTIE :
LA PRODUCTION DES SIGILLEES AFRICAINES : INCIDENCES ET SIGNIFICATIONS ECONOMIQUES ET SOCIALES**

| | |
|---|-----|
| CHAPITRE I : TECHNIQUES DE FABRICATION, STRUCTURE ET ORGANISATION DE PRODUCTION | 217 |
| 1- Les techniques de fabrication | 217 |
| 2- Les structures sociales de production | 219 |

| | |
|---|-----|
| 3- Standardisation, production en masse | 222 |
| CHAPITRE II : ECONOMIE RURALE OU CRISE DES VILLES ? | 225 |
| 1- L'ancienneté du mode de production rural | 225 |
| 2- Un mode de production mixte pour l'industrie céramique tardive | 226 |
| CHAPITRE III : LA CIRCULATION DES SIGILLEES AFRICAINES DE LA TUNISIE SEPTENTRIONALE | 231 |
| 1- circulation locale | 231 |
| A- La circulation des techniques et des modèles formels | 232 |
| B- Carthage : un centre de convergences | 233 |
| C- Les territoires des ateliers | 235 |
| D- Les zones des céramiques tardives dans l'arrière pays de Carthage | 236 |
| 2- Circulation a grande échelle | 239 |
| A- La circulation des premières sigillées africaines | 239 |
| B- L'origine des productions : approches comparatives | 244 |
| C- La circulation méditerranéenne des céramiques de <i>Pheradi Maius</i> | 252 |
| CHAPITRE IV : PRODUCTION DE CERAMIQUE SIGILLEE, HISTOIRE ET ARCHEOLOGIE AFRICAINES | 263 |
| 1- Dépendance, autonomie, originalité : les significations des étapes de production | 263 |
| 2- De l'histoire à l'archéologie : une méthode inversée | 269 |
| Conclusion générale | 273 |
| Bibliographie | 283 |
| Abréviations des périodiques | 283 |
| Indices | 299 |
| 1- Index des formes de <i>Pheradi Maius</i> | |
| 2- Liste des figures | |
| 3- Listes des ateliers mentionnés dans le texte | |
| 4- Types de décor | |
| 5- Organisation de la production (instruments, hiérarchies, contrôle) | |

PREFACE

L'auteur du présent ouvrage, Moncef ben Moussa, Maître Assistant à la faculté des sciences humaines et sociales de Tunis, nous est connu depuis 1986 du temps où il achevait ses études de II^{ème} cycle à l'École normale supérieure de Sousse. A l'époque, rien, sinon ses potentialités déjà remarquables, ne le prédestinait à une carrière de céramologue. Depuis, à notre grande satisfaction, après des études en France à l'Université Paris X et, en Italie, à l'Université de Rome « La Sapienza », il s'est forgé une solide formation d'antiquiste et d'archéologue.

De céramologie et d'histoire, la thèse dont il livre ici la teneur – sous un titre différent qu'à la soutenance – allie deux démarches émaillées de problématiques toutes aussi importantes les unes que les autres. Ainsi, dans la première partie réservée aux productions du Haut Empire, faisant autant œuvre d'historien que d'archéologue, Moncef ben Moussa s'intéresse à la question - auparavant expédiée car souvent donnée comme étant d'intérêt secondaire- des premiers ateliers africains de céramiques sigillées, à leur localisation ainsi qu'à la genèse même de leur production. Sa réflexion, menée dans la double sollicitation des données relatives au substrat local et des traditions importées d'Italie et de Gaule méridionale, puisée dans les réalités d'un terrain connu et investi dans ses moindres recoins, est à ce propos fort éclairante. Née au bout d'un siècle de gestation, où s'entremêlèrent les influences extérieures et les traditions locales, la sigillée africaine ne fut pas une production spontanée. En conséquence, son affirmation fut lente, progressive, s'échelonnant sur trois étapes - celle des imitations, une autre intermédiaire et une troisième finale.

Abordant la question plus complexe du déclin et de la disparition de cette première production de sigillée africaine (deuxième moitié du III^e siècle), Ben Moussa nous livre d'abord ses constats de céramologue en retraçant le détail d'un processus de dégradation - détérioration de la qualité de la pâte et du vernis, abandon des répertoires morphologiques précédents – survenue de la fin du II^{ème} siècle à la fin du III^{ème}. Cependant, relevant la contemporanéité de ce phénomène avec l'apparition des sigillées A/D, A/C et C, l'auteur refuse d'y voir une expression de la dite crise du III^{ème} siècle. Selon lui, la crise de production de la sigillée claire A serait plutôt « le triomphe d'une nouvelle culture de l'Afrique romaine », conséquence d'une autonomie progressivement acquise et d'un libéralisme impérial devenu de règle lors du III^{ème} siècle. Fort de cette conviction, l'auteur s'est par la suite tourné vers la sigillée A/D, production qui, bien qu'inspirée des formes tardives de la A, n'en constitue pas moins un type à part avec notamment une pâte relativement fine, un vernis très épais et brillant ainsi que des formes fonctionnelles mais quelques fois particulières. Pour cette production comme pour la C, également née au III^e siècle mais se distinguant de la première par des formes plus simples et par un engobe rouge orange satiné, la réflexion de Ben Moussa déborde souvent le champ de la description au profit de questions relatives à l'histoire et à la géographie économique, portant ici sur les ateliers, là sur les flux commerciaux, là encore sur les progrès de l'agriculture africaine...autant de digressions heureuses qui

participent d'une volonté d'en dire long sur des productions qui, de l'avis de l'auteur, gardent encore beaucoup de leur secret.

Vient ensuite la partie réservée aux ateliers d'*Uthina*, d'*El-Mahrine* et de *Pheradi Majus*, trois grands centres de production inégalement connus et, par voie de conséquence, inégalement traités. Ici, la part léonine revient à *Pheradi Majus*, site où, pour les besoins de sa recherche, l'auteur a mené une véritable enquête archéologique – ramassage de surface, sondages, fouilles - dont l'apport, outre qu'il éclaire l'histoire même de l'occupation du site, jette une franche lumière sur la production d'un centre désormais à classer parmi les ateliers de sigillées africaines tardives les mieux documentés.

En dernière partie, intégrant toutes les données collectées tant pour *Pheradi Majus* que pour les autres centres, Ben Moussa clôt son travail en s'interrogeant sur les incidences et significations économiques et sociales de la production de sigillées africaines. En ce domaine, touchant jusqu'à la méthodologie de la recherche en matière d'archéologie de la production, sa réflexion est d'autant plus profonde qu'elle débouche sur d'intéressantes et nouvelles perspectives de recherche.

Consistant, intéressant, le livre de Ben Moussa trouve pleinement place dans notre bibliothèque archéologique. Nous en félicitons l'auteur et nous en remercions le promoteur, notre collègue et partenaire de coopération, le professeur José Remesal Rodriguez.

Abdellatif MRABET

REMERCIEMENTS

La publication de cet ouvrage est faite dans le cadre de la coopération scientifique Tuniso-Espagnole (projet de recherche 10/04/P et 2589/05 : production et commerce de l'huile africaine sous l'Empire Romain). Nous voudrions en premier lieu exprimer nos vifs remerciements au professeur J. Remesal, directeur du CEIPAC (*Centro Para el Estudio de la Interdependencia Provincial en la Antigüedad Clasica*) à l'Université de Barcelone, pour sa sollicitude et pour sa disposition à insérer ce travail parmi les Publications de l'Université de Barcelone.

C'est aussi un agréable devoir que d'exprimer notre gratitude à Abdellatif Mrabet, Professeur à l'Université de Sousse, responsable de la partie tunisienne et directeur du groupe de recherche ci-haut mentionné, pour nous avoir intégré à ce groupe et constamment encouragé. L'achèvement de ce travail et les remaniements qu'il a subis en vue de la publication sont aussi le fruit de sa disponibilité habituelle depuis qu'il a guidé nos premiers pas dans le domaine de la recherche et contribué à notre formation à l'Ecole Normale Supérieure de Sousse. Qu'il trouve ici l'expression de notre reconnaissance.

Cet ouvrage est tiré d'une thèse de doctorat dirigée par M. Jean-Paul Morel, professeur d'archéologie à l'Université de Provence et soutenue en novembre 2001 à Aix-en-Provence. Le texte, au départ consacré aux ateliers de sigillées africaines dans la Tunisie septentrionale, a été repris, corrigé et légèrement modifié dans sa forme.

L'objectif de cette étude est une approche du monde des potiers de l'Afrique romaine, vandale et byzantine. En effet, la présence de la céramique sigillée africaine dans les couches archéologiques des sites méditerranéens, de la fin du I^{er} siècle jusqu'à la fin du VII^e siècle, est désormais un phénomène attendu. Mais, hormis l'étude de P. Gauckler sur le centre d'*Uthina*, qui date de la fin du XIX^e siècle et la récente contribution de M. Mackensen sur la région d'El Mahrine on sait vraiment peu sur les lieux de production de cette céramique. C'est dire les nombreuses difficultés que nous avons rencontrées ces dernières années lors des recherches sur les ateliers de sigillées africaines. Et si ce travail a été mené à bonne fin, c'est surtout grâce à l'aide généreuse de nombreux savants, amis et collègues.

Nous voudrions en particulier exprimer notre profonde gratitude à Jean-Paul Morel, pour avoir accepté de diriger ce travail dans le cadre d'une thèse de doctorat, pour ses précieux conseils et pour ses encouragements constants. Nous exprimons nos vives reconnaissances à Mustapha Khanoussi, Directeur de recherches à l'Institut National du Patrimoine à Tunis, pour nous avoir constamment dirigé et encouragé, pour ses nombreuses suggestions scientifiques et méthodologiques et pour nous avoir facilité les conditions du travail. Le présent travail est aussi redevable à Samir Aounallah, chercheur à l'Institut National du Patrimoine et conservateur du site de *Pheradi Maius* (Sidi Khelifa). Qu'il trouve ici l'expression de nos vives reconnaissances pour nous avoir permis et facilité l'étude du matériel de ce

centre et pour la collaboration fructueuse lors des fouilles et sondages dans le même site. Lotfi Rahmouni, chercheur à l'Institut National du Patrimoine nous a fait découvrir de nombreux sites et fourni des précieuses données stratigraphiques, résultat de ses recherches personnelles, nous permettant de rectifier les conclusions sur la chronologie et l'origine de quelques productions, qu'il trouve ici l'expression de nos vives reconnaissances. A l'Université de Rome « La Sapienza », les cours du professeur Clementina Panella nous ont initié aux méthodes stratigraphiques. Nous avons aussi bénéficié de ses conseils au laboratoire de l'*Instrumentum Domesticum* de l'Ecole Nationale d'Archéologie et appris avec ses élèves l'identification, la classification et les techniques du dessin des céramiques, qu'elle trouve ici l'expression de nos vives reconnaissances. Nous sommes également redevable à M. Claude Lepelley de l'Université de Paris X qui, depuis nos recherches dans le cadre du DEA nous a initié à la civilisation de l'Afrique tardive et dont les conseils méthodologiques nous ont été d'un précieux apport. De nombreux responsables et amis nous ont aidé d'une manière ou d'une autre. Nous voudrions remercier en particulier Hédi Slim, alors Directeur du Centre d'Etude de la Civilisation Classique et des Antiquités Romaines et Byzantines à l'Institut National du Patrimoine qui nous autorisa à effectuer cette recherche sur le sol tunisien. Nos remerciements s'adressent également à Fethi Béjaoui, à Fethi El Bahri et à Mansour Ghaki de l'Institut National du Patrimoine, pour leurs conseils et encouragements. Nous remercions Victor Revilla et Antonio Aguilera de l'Université de Barcelone pour leur aide et leurs précieux conseils. Tahar Mansouri de l'Université de la Mannouba nous a constamment appuyé en nous fournissant documents et conseils précieux. Qu'il trouve ici l'expression de nos remerciements. A l'Université de Tunis, nos remerciements s'adressent à Ahmed M'Charek pour ses conseils et ses encouragements, à Radhi Daghfous pour nous avoir constamment aidé et encouragé et à Nabil Kallala pour ses conseils et pour sa sollicitude constante. Nous tenons également à remercier Ridha Hacem, de l'Université de Sousse, pour son aide et ses encouragements. Nous remercions tous ceux qui nous ont aidé.

Enfin, les longues années d'enquêtes lors de la préparation de cette étude n'auraient pu aboutir sans les sacrifices et la compréhension de tous nos proches. Cet ouvrage est dédié à Sonia, Sabine, Béchir et Yacine.

INTRODUCTION GENERALE

1- ORIGINE DU SUJET, OBJECTIFS ET METHODE

En 1988, lors d'une sortie d'étude à *Pheradi Maius*, M. Abdellatif Mrabet, notre professeur d'épigraphie et d'histoire romaines attira pour la première fois notre attention sur les traces de production locale de sigillée africaine. La découverte était d'autant plus surprenante que traces de fours, ratés de cuisson et présence remarquable de tessons à la surface constituaient autant de preuves suffisantes pour un phénomène dont nous, les quelques élèves de l'Ecole normale supérieure de Sousse, avions à peine commencé à saisir l'importance. Ce n'est donc pas le fruit du hasard si l'essentiel dans la présente étude concerne ce même site de *Pheradi Maius*. Cependant, la genèse de notre recherche remonte à 1991. Alors, achevant un mémoire de *DEA* sur les problèmes chronologiques et de datation des mosaïques africaines¹, nous avons compris l'utilité de l'étude de la céramique pour tout ce qui a trait à la chronologie. Par ailleurs, le cours de spécialisation en archéologie que nous avons suivi à l'Ecole Nationale d'Archéologie (Université de Rome – La Sapienza) nous permit de nous familiariser entre 1992 et 1993 avec les sigillées africaines mises au jour à Ostie dans les thermes dits « du Nageur » et déposées dans le Laboratoire de l'*Instrumentum Domesticum* de la même école. Cependant, le peu de connaissances que nous avions alors des sigillées africaines nous permettait à peine de faire quelques constatations. Tout en soulignant son importance, les recherches sur cette céramique concernent pour la plupart les centres importateurs. D'autre part, ces mêmes études ont imposé pour la Tunisie la notion de divisions géographiques correspondant à des fabriques bien distinctes. C'est ainsi que l'opposition entre trois grandes régions en Tunisie, le Nord, le Centre et le Sud, conçue par les géographes pour les études générales et de vulgarisation, est reprise par les auteurs des recherches sur les céramiques africaines sans tenir compte de la réalité et des limites de ces divisions. Nous nous sommes posé quelques questions relatives à cette production dans ses lieux d'origine et se rapportant d'une part aux circonstances de son apparition et, de l'autre, à celles de son déclin et de sa disparition. Entre les deux extrémités de ce vaste cadre chronologique, à son milieu, il fallait en outre voir les conditions et le rythme de la production dans un moment supposé être transitoire entre l'activité intense des premiers ateliers et celle des ateliers tardifs. Par ailleurs, devant le peu de recherches consacrées à cette céramique dans ses lieux de production, notre tâche devait dépasser la seule problématique d'une simple présentation des ateliers de sigillées africaines pour vérifier si les caractéristiques de leurs productions sont bien synonymes de diversité régionale.

¹ Mémoire portant sur *l'évolution de la datation de la mosaïque en Tunisie de l'inventaire de P. Gauckler à nos jours*, dirigé par M. C. Lepelley, Université de Paris X, Nanterre 1991.

L'aspect vaste du cadre géographique, l'Afrique proconsulaire, et du thème central, la production des sigillées africaines, ont déterminé les grandes articulations de cette recherche que nous avons divisée en trois parties. Dans la première, consacrée aux premiers ateliers de sigillées africaines, nous avons présenté le cadre géographique, discuté les problèmes de genèse et de localisation des premiers ateliers et exposé les caractéristiques fondamentales de l'évolution des premières productions. Nous avons en outre abordé la question de la production des sigillées africaines au III^e siècle avec une discussion de la réalité et des limites de la crise du III^e siècle. Avec la deuxième partie, nous nous sommes intéressés aux ateliers tardifs de sigillées africaines avec, en premier lieu, une présentation des ateliers connus, celui d'*Uthina* et celui d'El Mahrine. Nous avons aussi essayé, à travers l'étude du matériel de *Pheradi Maius* de présenter les caractéristiques de ce centre producteur. Le cadre social, le poids et les significations économiques des sigillées africaines sont étudiés dans une troisième partie. Les techniques de fabrication, le cadre de la production, la circulation des sigillées sur le plan local et en Méditerranée sont autant de thèmes abordés. Etant convaincu que l'activité artisanale ne peut être étudiée comme un phénomène isolé et que l'histoire d'un phénomène particulier participe à la reconstitution d'une « histoire globale », nous avons discuté de l'apport de l'étude des céramiques sigillées dans les recherches en archéologie et en histoire africaines.

En Tunisie, nous devons concrétiser la totalité de ce projet. Nous avons programmé des enquêtes sur les divers sites de la Tunisie septentrionale. Mais des difficultés d'origines diverses, des désillusions même, nous ont contraint à nous contenter du simple dépouillement des résultats des fouilles anciennes, une simple constitution de dossiers pour les ateliers connus. Il n'était nullement possible de faire des enquêtes sur tous les sites producteurs connus. C'était là une ambition qu'on ne peut satisfaire dans le cadre des efforts individuels et à partir d'une recherche personnelle. Il fallait donc privilégier des secteurs aux dépens du reste du cadre géographique. Nous nous sommes intéressés aux sites de la Tunisie du Nord-ouest et surtout à ce triangle *Simitthus*, *Bulla Regia* et *Uchi Maius*. Dans la région d'El Mahrine, et après en avoir discuté avec M. Mackensen, nous avons décidé de revisiter ce centre, de choisir un site et d'y élaborer notre propre inventaire. Cette initiative nous a permis de découvrir quelques inédits. Pour le reste du cadre géographique, notre choix a porté sur deux centres d'intérêt. Tout d'abord le site de *Pheradi Maius* où la production des sigillées africaines tardives est bien attestée et où aucune étude systématique n'a encore été réalisée. Ensuite, les régions de la Tunisie occidentale et ce pour aborder l'une des questions délaissées dans les études sur les sigillées africaines, à savoir les modalités de circulation locale. Cette initiative nous semblait d'autant plus intéressante que la zone en question est située en marge des sphères d'influence des ateliers du Nord et de celles des ateliers du Centre. Cette même zone constitue le lieu de contact, donc des interactions entre des ateliers supposés être différents. Nous avons par là essayé de discuter les notions de centres périphériques et de zones de transition.

2- LE CADRE GEOGRAPHIQUE : LE POINT DE VUE DES CERAMOLOGUES

A notre connaissance, ce fut P. Gauckler qui, pour la première fois, signala l'existence d'un atelier de céramique romaine tardive dans la Tunisie septentrionale². En dépit des progrès timides de l'archéologie africaine à la fin du XIX^e siècle, la méthodologie adoptée par P. Gauckler constitua le point fort de ses recherches. Depuis, il a fallu attendre presque un siècle pour l'identification certaine de quelques ateliers de sigillées africaines en Tunisie et ce grâce à la contribution de chercheurs en concomitance avec les missions des fouilles internationales à Carthage³. Il faut également noter qu'aucune étude systématique n'a encore été consacrée à ces ateliers, les recherches de M. Mackensen à Henchir El Mahrine et aux alentours de Tebourba étant limitées aux prospections de surface, à l'étude des formes et aux problèmes chronologiques, mais non aux aspects stratigraphiques⁴.

² P. GAUCKLER, « Le Domaine des *Laberii* à *Uthina* », *Mon Piot*, III, 1896, 177-229 ; F. DU C. LA BLANCHERE, P. GAUCKLER, *Catalogue du Musée Alaoui*, Paris 1897, 245 et 252.

³ L. MAURIN, J. PEYRAS, « Uzalitana: La région de l'Ansarine dans l'Antiquité », *CT XIX*, 1971, 11-103; M. Mackensen, « Prospektion einer spätantiken Sigillatatöpferei in El Mahrine/Nordtunesien », *CEDAC* 6, 1986, 29.

⁴ M. MACKENSEN, *Die Spätantiken sigillata und lampenteöpfereien von El Mahrine (Nordtunesien)*, München 1993.



Fig. 1. Les ateliers de sigillées africaines attestés par l'archéologie

Les prospections en Tunisie centrale constituent un grand apport pour des nuances de la géographie de la production et non une archéologie de la production⁵. D'autre part, le matériel en céramique en général et en sigillées africaines en particulier mis au jour dans les différents sites de la Tunisie est abondant. En dehors du cas particulier de Carthage⁶, ceux d'Utique⁷, de Henchir El Faouar⁸, d'*Uchi Maius*, de *Simitthus*⁹ et de *Mactaris*¹⁰ - pour ne citer que les plus importants - ont livré des quantités intéressantes de sigillées africaines.

L'apparition de la sigillée africaine A est située à l'époque flavienne, à la fin des années soixante-dix, sur la base du matériel pompéien¹¹. Il reste aussi que le rythme des productions aurait connu des variations notables et que la notion de continuité est en réalité très relative. Il est donc indispensable de vérifier les caractéristiques des fabriques et les facteurs qui les déterminent. La disparition des sigillées africaines coïncide pour la majorité des archéologues avec la conquête arabe. A cette vision¹², s'oppose aujourd'hui toute une remise en question des attitudes classiques en histoire et en archéologie africaines. La distinction de régions à l'intérieur de ce cadre géographique, correspondant à la fois à des étapes productives bien claires et à quelques fabriques de sigillées africaines précises, est désormais admise par la quasi-totalité des chercheurs.

Les études qui, depuis - et parfois même avant - la publication du *LRP* de J. W. Hayes en 1972, ont traité de la céramique africaine, ont lié chacune des productions connues à une aire géographique. Dans une bonne partie de la Proconsulaire, celle qui englobe grossièrement la Tunisie actuelle, on a voulu distinguer des productions du Nord, du Centre et du Sud. Parfois même, ces deux dernières zones sont confondues. Plus encore, des productions sont dites régionales et ce sont surtout celles de l'intérieur de la Tunisie du Nord-Ouest et du Centre-Ouest. Mais on n'a jamais tenté une définition claire de chacune de ces zones. On n'y a même pas tenté de clarifier les limites de la dispersion locale des productions. Quelques fois, une carte dressée pour situer des centres jusque-là localisés suffit à dissimuler une ambiguïté et à simplifier à l'extrême un problème qui peut être clair sur une carte et complexe dans la réalité. Dans sa récente étude sur la céramique romaine tardive d'Afrique, M. Bonifay a clairement exposé cette réalité¹³. La situation devient de plus en plus compliquée quand ces subdivisions, du reste jamais définitives, sont reprises par des auteurs ne connaissant pas les réalités locales. De telles initiatives, si elles ne nuisent aux conclusions concernant les marchés de diffusion des productions africaines, tendent à confirmer ce flou par leurs hésitations et parfois l'imprécision de localisation d'ateliers aujourd'hui relativement connus. L'exemple est bien illustré par l'étude de P. Reynolds sur le

⁵ D. P. S. PEACOCK, F. BEJAOU, N. BEN LAZREG, « Roman pottery production in central Tunisia », *JRA* 3, 1989, 59-84.

⁶ M. G. FULFORD, D. P. S. PEACOCK, *Excavations at Carthage. The British mission, vol. I, 2. The Avenue du Président Habib Bourguiba, Salambo; the pottery and other ceramic objects from the site*, Sheffield 1984, 29-48; J. W. HAYES, « Appendix 1. Selected pottery deposits (continued) », dans *Excavations at Carthage 1975 conducted by the University of Michigan II*, Ann Arbor 1978, 113-118; id., « Pottery report 1976 », dans *Excavations at Carthage 1976 conducted by the University of Michigan IV*, Ann Arbor 1978, 23-78; J. A. RILEY, « The pottery from the cisterns, 1977, 1 - 1977, 2 and 1977, 3 », dans *Excavations at Carthage conducted by the University of Michigan*, Ann Arbor 1981, 85-124; R. TOMBER, « Pottery from the south side of the circular harbour », *CEDAC* VII, 1986, 34-58 et « Pottery from the 1982-83 excavations », dans J. H. HUMPHREY, (éd.), *The circus and byzantine cemetery at Carthage, vol. I*, Ann Arbor 1988, 437-528.

⁷ D. SOREN, « The roman pottery from Utica (Tunisie) », *CEA*, VIII, 1978, 109-141.

⁸ A. MAHJOURI, *Recherches d'histoire et d'Archéologie a Henchir el Faouar (Tunisie). La cité des Belalitani Maiores*, Tunis 1978.

⁹ M. VEGAS, « La céramique du « Camp » à *Simitthus* » dans M. KHANOUSSI, et al., *Der Tempelberg und das Römische Lager (Simitthus)*, 1994, 142-243.

¹⁰ A. BOURGEOIS, « La céramique du sanctuaire d'Hoter Miscar à Mactar », *Karthago* XX, 1982, 17-69.

¹¹ Pour les arguments justifiant ce terminus *ante quem*, A. Carandini, « Sigillata chiara », dans A. CARANDINI, (dir.), *Ostia I. Le Terme del Nuotatore, scavo dell'ambiente IV. StMisc.* 13, Rome 1968, 25-91. Ces arguments restent valables pour les sites importateurs, nous verrons que l'apparition de cette production dans ses lieux d'origine est subordonnée à des circonstances fort différentes et que, par conséquent, il est possible de la faire remonter à une date plus haute.

¹² J. W. HAYES, *Late Roman Pottery*, London 1972, 426-427.

¹³ M. BONIFAY, *Etudes sur la céramique romaine tardive d'Afrique*, BAR Int. Series 1300, Oxford 2004, 45-65.

commerce en Méditerranée occidentale à travers le matériel céramique entre 400 et 700 ap. J.-C¹⁴. L'auteur, se basant sur les récentes publications que ce soit des fouilles internationales à Carthage, des études ponctuelles ou des prospections en Tunisie centrale nous présente une géographie de la production où le mieux connu des ateliers de sigillée africaine tardive, celui d'El Mahrine, serait situé à 110 Km au sud ouest de Carthage (sic !)¹⁵. Dans cette étude, la géographie de la production des sigillées africaines autrefois dressée comme des zones vaguement conçues car aux limites peu claires est aujourd'hui réduite à une géographie de points de références à l'intérieur de ces zones. Par conséquent, l'impression est celle d'être passé d'une étape de généralisation à une étape de précision et de minutie, les récentes prospections en témoignent. Cette dernière étape n'est qu'à son début, alors que la précédente étape a gardé son aspect flou dissimulé par les conclusions de chercheurs incontestables dans ce domaine avec en premier lieu J. W. Hayes. Le fond du problème est que l'état et les conditions des recherches sur la production de sigillées africaines -nous laissons de côté, pour le moment, celles concernant leur diffusion méditerranéenne- ont fait que telles études sont élaborées d'une manière méthodiquement inversée. Les conclusions et les approches régionales de ces productions devraient être l'aboutissement de nombreuses recherches ponctuelles passant par l'identification et dans la mesure du possible l'étude des centres producteurs. C'est en effet l'ensemble des points qui délimite une carte, détermine une zone, indique les lieux d'intérêt et non le contraire.

Les polémiques autour des sigillées africaines sont aussi anciennes que la date de leur identification. A côté des discussions qui, jusque-là, ont surtout intéressé la définition et la continuité de la production de ces céramiques il faudrait désormais aborder aussi une nouvelle problématique, celle de l'ambiguïté des notions géographiques qui sont aujourd'hui propres à ce type de production artisanale. C'est plutôt une question laissée en instance, ou disons simplifiée au point qu'elle ne semble plus avoir les dimensions et la complexité qu'elle a en réalité. Dans les études sur les sigillées africaines, les notions géographiques semblent être aujourd'hui un chapitre délaissé.

Le premier à avoir proposé des significations régionales avec une distinction entre Nord, Centre et Sud fut A. Carandini. Depuis ses premières études sur quelques aspects de la culture matérielle des provinces africaines, il proposa une évolution basée sur les transformations socio-économiques avec en particulier le phénomène de déplacement des forces productives, créant ainsi de nouveaux centres d'attraction¹⁶. Quelques années plus tard, lors de la publication du matériel en céramique sigillée africaine mis au jour à Ostie, A. Carandini reconnaît l'insuffisance d'informations relatives aux centres de production des sigillées africaines A, C, et D classiques. Il émet cependant l'hypothèse de leur situation probable non loin des côtes, dans les centres de collecte des denrées, grands marchés ou proche des grands ports¹⁷. Les marchés de l'intérieur se limitant aux demandes locales. Seuls quelques centres de l'actuelle Tunisie centrale étaient alors relativement connus. A l'intérieur de cette région A. Carandini présentait trois subdivisions qu'il définissait sur la base de leurs caractéristiques naturelles, de leur économie et de l'organisation de l'espace autour des voies de communication. Il y distinguait de ce fait la zone centre septentrionale, la zone côtière et la zone centre méridionale¹⁸. Trois régions aux limites peu claires et qui relevaient beaucoup plus d'une attitude personnelle que d'une réalité contrôlable sur le terrain s'expliquent par le manque d'informations qu'on avait alors sur la géographie de la production et la fragilité d'une démarche basée peut-être un peu trop sur les documents cartographiques. Cette zone centre septentrionale que A. Carandini décrit comme « un rectangle très allongé : *Thala-Cillium-Thysdrus-Hadrumentum* »¹⁹, là où on connaissait le mieux l'origine de quelques sigillées africaines est, à quelques détails près la même qui fut, à une date plus récente, objet de

¹⁴ P. REYNOLDS, *Trade in the Western Mediterranean, AD 400-700: The ceramic evidence*, BAR, Int. series 604, Oxford 1995, 6-9.

¹⁵ Id., 7 et 9.

¹⁶ Voir surtout la polémique L. Foucher – A. Carandini dans *ArchCl.*, 1962-1963, et en particulier A. CARANDINI, « Metodo e critica nel problema dei mosaici di Sousse (*Hadrumentum*) », *ArchCl.* XIV, 2, 1962, 244-250 et « Ancora sui mosaici di Sousse (in risposta a L. Foucher) », *ArchCl.* XV, 1963, 246-247.

¹⁷ A. CARANDINI, « Produzione agricola e produzione ceramica nell'Africa di età imperiale. Appunti sull'economia della Zeugitana e della Byzacena », *StMisc.* 15, 1970, 97-119.

¹⁸ Id., 115.

¹⁹ Ibid., 115.

prospections systématiques²⁰. La Tunisie septentrionale est, pour A. Carandini, la région de la production des sigillées africaines A et D et des lampes africaines provenant des ateliers des *Pullaeni*.

La géographie des productions selon J. W. Hayes dans son *LRP* ne différait guère de celle décrite par A. Carandini à la fin des années soixante et au début des années soixante dix. Il se basait sur les mêmes considérations et insistait sur une origine dans l'actuelle Tunisie où il distingue entre productions du Nord, du Centre et du Sud²¹. Reprenant la question dans son *Supplement to LRP*²², J. W. Hayes se base surtout sur les résultats des fouilles américaines à Carthage pour consolider ces considérations par des données statistiques où la Tunisie septentrionale paraît être l'origine des sigillées africaines A et D.

Les contributions de S. Tortorella se distinguent surtout par une mise à jour périodique de l'état de la question sur les sigillées africaines. Il donna en 1993 un bilan où s'impose toujours la distinction entre la Tunisie du Nord et les régions centrale et méridionale²³. La nouveauté est, d'une part, l'étude par M. Mackensen des centres de production dans la région de *Thuburbo Minus* et essentiellement dans l'atelier d'El Mahrine et, d'autre part, les résultats du projet tuniso-britannique de prospection dans la Tunisie centrale.

Nous pouvons ajouter à ces données les résultats du projet franco-tunisien pour l'étude du site d'*Uthina* où un atelier tardif, déjà signalé par P. Gauckler²⁴, s'était installé dans les thermes dits des *Laberii* et produisait de la céramique africaine et des lampes tardives²⁵.

3- L'AFRIQUE ROMAINE, VANDALE ET BYZANTINE

A- L'histoire de l'Afrique romaine entre « primitivistes » et « modernistes ». L'idée, popularisée par Th. Mommsen²⁶, d'une Rome qui aurait pu se contenter de garder le cadavre, avait depuis longtemps essuyé de nombreuses critiques et réfutations²⁷. Le premier siècle dans l'histoire de la première province romaine d'Afrique est aussi le dernier dans l'histoire de la République romaine, celui des crises et de la chute. En Afrique, la vie de la province romaine, disait F. Decret, devenait tributaire des crises qui secouaient Rome²⁸. A cet égard, la première tentative de colonisation officielle remonte à l'œuvre des Gracques dans leur souci de remédier aux difficultés économiques et sociales de la République. Mais l'échec de cette tentative trouve son explication dans les intérêts personnels d'une oligarchie dont les manœuvres sont sans doute à l'origine du développement de l'*ager privatus vecigalisque* aux dépens de l'*ager publicus*²⁹. Cet échec aurait également provoqué la dispersion des émigrants italiens dans la *provincia*. Et c'est, entre autres, grâce au concours de cette même classe d'émigrants italiens qu'a lieu la victoire de *Marius* sur *Jugurtha*³⁰.

L'enjeu économique que représentait l'Afrique et non pas seulement la *provincia Africa* était à tout égard incontestable. Il reste que de la guerre de *Jugurtha* à celle de César, l'absence apparente d'une véritable politique romaine en Afrique cacherait un état de convoitises et d'acharnement des aristocrates

²⁰ D. P. S. PEACOCK et al., « Roman pottery production... », 59-84.

²¹ J. W. HAYES, *LRP*, 298-299.

²² J. W. HAYES, *Supplement to Late Roman Pottery*, London 1980, 517-519.

²³ S. TORTORELLA, « La ceramica africana. Un bilancio dell'ultimo decennio di ricerca », dans *Actes du 118^e Congrès national des Sociétés historiques et scientifiques, Pau, 25-29 octobre 1993*, Paris 1995, 79-101.

²⁴ P. GAUCKLER, « Le domaine des Laberii... », 177-229; F. du C. La Blanchère, P. Gauckler, *CMA*, 245 et 252.

²⁵ D. BARRAUD, M. BONIFAY, F. DRIDI, J.-F. PICHONNEAU, « L'industrie céramique de l'Antiquité tardive », dans H. BEN HASSEN, L. MAURIN, (éd.), *Oudhna (Uthina). La redécouverte d'une ville antique de Tunisie*. Bordeaux-Paris-Tunis 1998, 139-167.

²⁶ TH. MOMMSEN, *Histoire romaine*, nouvelle édition présentée par Cl. Nicolet, Paris 1985, 936.

²⁷ J. DESANGES, « L'Afrique romaine et Lybico-berbère », dans C. NICOLET, (éd.): *Rome et la Conquête du monde méditerranéen. 2 Genèse d'un empire*, Paris 1978, 627-656, surtout 626.

²⁸ F. DECRET, M. H. FANTAR, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité. Histoire et civilisation des origines au V^e siècle*, nouvelle édition revue et augmentée, Paris 1998, 145.

²⁹ J. CARCOPINO, *Autour des Gracques*, 235.

³⁰ A. J. N. WILSON, *Emigration from Italy in the Republican Age of Rome*, Manchester 1966, 44-45.

au point que, au dire de M. Benabou, « l'Afrique (et ses terres) fut considérée et traitée, non comme une zone possible de peuplement, mais comme une simple monnaie d'échange »³¹. Les intérêts des Romains auraient en quelque sorte et pendant près d'un siècle préparé les futures expansions officielles sous César. Par la création de l'*Africa Nova*, César devait résoudre de nombreux problèmes notamment ceux liés aux conditions juridiques des anciennes assignations mariennes et aux vastes domaines des héritiers de Massinissa qu'englobait la *Fossa Regia*, en plus des nouvelles possibilités qu'une telle initiative ouvre devant la colonisation³².

L'œuvre d'Auguste est à plusieurs égards décisive pour l'Afrique ; elle reflète par ses aspects bien médités, les bases fondamentales de tout le projet impérial : une organisation territoriale, administrative et militaire et un programme de colonisation. Les objectifs d'Auguste étaient surtout de garantir des liens continus et efficaces entre l'Afrique et l'Italie, le ravitaillement de la capitale étant au centre de ses préoccupations.

Cette politique impériale ne devait guère subir de modifications importantes avec les successeurs d'Auguste. En effet, dans l'histoire de l'Afrique romaine sous l'Empire, le premier siècle fut une période décisive dans la structuration préparant l'évolution et l'essor futurs. Sous les Flaviens fut promulguée la *Lex Manciana*, un règlement agraire dont l'impact sur l'économie n'est plus à démontrer.

Cependant, c'est avec les Antonins que commence le vrai essor économique de l'Afrique romaine³³. Une libéralisation de la vie économique des provinces aurait ressuscité même partiellement les structures agraires précoloniales avec l'apparition d'un nouvel équilibre : blé, vigne, olivier³⁴. Les centres urbains aux dimensions variables en avaient certainement bénéficié pour leur développement, mais ils devaient aussi jouer le rôle de dynamisants pour la circulation et les échanges des produits³⁵. Étudié dans ses particularités locales³⁶, ou à l'échelle régionale³⁷, le phénomène urbain ouvre des champs de réflexions aussi vastes que riches d'enseignements³⁸. L'essor économique, l'évolution sociale et le processus d'urbanisation expliquent l'accélération du processus de municipalisation, lui aussi, significatif d'une romanisation avancée.

Le développement économique de l'Afrique romaine devait se maintenir jusqu'au Bas-Empire. Pour C. Lepelley, « l'Afrique romaine ne connut pas de véritable rupture entre le II^e et le IV^e siècles »³⁹. Mais deux événements au cours du III^e siècle semblent avoir touché la stabilité de l'Afrique romaine et perturbé même pour une courte durée la production et les échanges. Tout d'abord, en 238, dans la région de *Thysdrus*, la révolte des notables dont les intérêts se trouvaient menacés par les exactions fiscales du procureur de l'empereur Maximin, démontre et par son déroulement et par son aboutissement dramatique, l'importance du rôle politique d'une élite locale au poids économique incontestable. Quelques années plus tard, entre 253 et 260, l'insurrection des tribus de Maurétanie constitua une réelle menace pour la Numidie et pour la Proconsulaire ; elle prouve à quel point cet essor

³¹ M. BENABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976, 37-38.

³² Id. 39.

³³ F. DECRET, M. H. FANTAR, *L'Afrique du Nord...*, 215-218.

³⁴ Ibid., 216. Pour les aspects de cette polyculture ainsi que pour d'autres productions dans un cadre régional, voir J. PEYRAS, *Le Tell nord-est tunisien dans l'Antiquité nord-est tunisien dans l'Antiquité, essai de monographie régionale*, Paris 1991, 438-445.

³⁵ M. I. FINLEY, *L'économie antique*, Paris 1975, traduit de l'anglais par Max Peter Higgs, 247 p. En partant d'une citation de David Hume, l'auteur souligne (p. 21) le rôle fondamental de l'économie agraire dans le développement économique et celui des cités en particulier.

³⁶ A. MAHJOUBI, *Recherches d'histoire et d'archéologie...* et « La cité des « Belalitani Maiores ». Exemple de permanence et de transformation de l'urbanisme antique », dans *L'Africa Romana*, I, 1983, 63-71.

³⁷ J. PEYRAS, *Le Tell nord-est tunisien dans l'Antiquité...*, 175-211.

³⁸ Y. THEBERT, J. L. BIGET, « L'Afrique après la disparition de la cité classique : cohérence et ruptures dans l'histoire maghrébine », in *L'Afrique dans l'occident romain (I^{er} siècle av. J.-C. – IV^e siècle ap. J.-C.)*. Actes du colloque de l'Ecole française de Rome, Rome, 3-5 décembre 1987, Paris-Rome 1990, 575-602.

³⁹ C. LEPELLEY, « L'Afrique », 103-104.

économique fut géographiquement inégal opposant les parties occidentales et orientales de l'Afrique du Nord romaine.

Comme l'a bien démontré C. Lepelley, l'histoire économique de l'Afrique romaine a suscité des controverses entre « modernistes » et « primitivistes » pour ce qui est des aspects et de la portée de son évolution à l'époque impériale⁴⁰. Les travaux de C. Lepelley mettent en question des opinions « fondamentales », des attitudes que nous qualifions aujourd'hui de « pessimistes », ce qui semblait alors « aller contre le courant de l'historiographie »⁴¹. Le poids de cette nouvelle attitude ne cesse donc de s'affirmer en trouvant dans les récentes recherches archéologiques des arguments scientifiques solides. L'Afrique au IV^e siècle fut certes un « îlot de prospérité », mais qui cachait une réalité plus sombre, faite de troubles, de guerres et de crises⁴². Ne fallait-il donc pas nuancer toutes ces conclusions, mêmes originales et penser aux facettes multiples et aux contrastes plutôt qu'aux conclusions « monolithiques » ?

B- L'occupation vandale : les limites d'un bilan négatif. La conquête vandale de l'Afrique et la constitution d'un nouvel Etat héritier des Romains auraient été facilitées, entre autres, par un état de troubles alors que les objectifs économiques ne sont guère difficiles à imaginer. Déjà depuis 425, Gonderic, roi des *Hasdings* et maître de la flotte romaine d'Espagne, « se prit, lui aussi, à jeter des regards de convoitise sur cette Afrique du Nord, perpétuellement déchirée par les factions, les querelles religieuses, les troubles sociaux, les révoltes berbères, mais que sa richesse encore presque intacte avait transformée aux yeux de tous les barbares en une sorte de paradis terrestre, à la fois attirant, et pensait-on, de conquête facile »⁴³. Mais ce fut plutôt son successeur Genséric qui réalisa ce rêve. En mai 429, il traversa le détroit de Gibraltar avec toute sa population au nombre de 80 000, avança vers l'Est, vers la terre à blé. Sur la détermination du roi vandale, mais surtout sur les détails et les étapes de sa conquête, C. Courtois avait minutieusement fait l'état de la question⁴⁴. Après un premier traité où les Romains reconnurent aux Vandales la possession du Constantinois en 435, le 19 octobre 439, Genséric s'empara de Carthage et les Romains, ne pouvant plus lui opposer résistance, lui cédèrent définitivement l'Afrique. Mais ce n'est qu'en 455 que Genséric étendit définitivement son royaume sur toute la partie orientale de l'Afrique romaine.

S'étendant sur le tiers nord-est du Maghreb, sur une superficie de 100 000 Km², l'Afrique vandale est, en quelque sorte, une reconstitution de l'*Africa* du temps de César⁴⁵. Cette constatation de C. Courtois est importante et aux significations multiples. Tout d'abord, le royaume de Genséric s'étend sur l'Afrique « utile » des Romains. Ensuite, cette situation fournit les conditions de base, la possession des grands domaines, pour une aristocratie militaire dominante. Cette même situation n'aurait guère modifié les conditions sociales précédentes, ni même les rapports de production, car pour les exploitants c'est seulement le nom du maître qui change⁴⁶. Le territoire conquis a connu une régression avec les Vandales, ce qui constituait aux yeux des autochtones un recul de l'état centralisé et pouvait être accueilli favorablement. Nos informations sur ce siècle vandale en Afrique ne peuvent ni dévoiler l'impact de l'occupation germanique ni nous restituer la vraie image d'une civilisation passée dans l'ombre de la civilisation romaine qui était alors en éclipse. Et pourtant, l'Afrique n'était pas aussi romaine qu'on ne l'imaginait au moment où les Vandales y constituèrent leur royaume. Mais ce fut

⁴⁰ Id., 90-91.

⁴¹ Les travaux de C. Lepelley, depuis « Déclin ou stabilité de l'agriculture africaine au Bas-Empire. A propos d'une loi de l'empereur Honorius », *AntAfr*, I, 135-144 ; *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*. T. 1, *La permanence d'une civilisation municipale*, Paris, 1979. T. 2, *Notices d'histoire municipale*, Paris, 1981 et « L'Afrique », dans C. LEPELLEY, (dir.), *Rome et l'intégration de l'Empire. 44 av. J.C - 260 ap. J.C.*, T2. *Approches régionales du Haut - Empire romain*, Paris 1998, 71-112.

⁴² Sur les troubles en Afrique au IV^e siècle, R. HACEN, *Les troubles en Afrique de la mort de Julien à la conquête vandale (363-429)*, thèse de III^e cycle, Université de Lyon II, 1981, inédite.

⁴³ L. HALPHEN, *Les Barbares. Des grandes invasions aux conquêtes turques du XI^e siècle*, 5^e édition, Paris 1997, voir surtout 21-23.

⁴⁴ C. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955, 155-170.

⁴⁵ Ibid., 184 et carte p. 182.

⁴⁶ A. LAROU, *L'histoire du Maghreb. Un essai de synthèse*, Casablanca 1995, 68.

grâce aux Vandales eux-mêmes que quelques institutions, quelques structures de l'empire romain survécurent. Les textes littéraires relatant la période vandale en Afrique sont d'une profonde hostilité⁴⁷. Ainsi, parler d'une crise de l'Afrique à l'époque vandale est une initiative aisée au point d'être spontanée et c'est peut-être là un constat peu innocent de croire que cette province depuis longtemps romanisée fut pendant un siècle « barbarisée ». Le siècle vandale a été considéré par la plupart des historiens modernes comme un court passage, un événement de courte durée, « un épisode »⁴⁸. Aujourd'hui, encore, l'interprétation du matériel archéologique relatif à cette période est abusive⁴⁹. Faut-il cependant rappeler que pendant le siècle de leur règne en Afrique, les Vandales n'auraient que très peu touché aux structures et aux conditions économiques et sociales de cette partie du monde romain, pour bénéficier d'une prospérité ancienne⁵⁰. Par ailleurs, le siècle vandale fut caractérisé par une symbiose avec les autochtones, exception faite d'un épisode, d'ailleurs vers la fin de la domination vandale, en 532, quand un certain *Pudentius* se souleva contre les Vandales et bénéficia de l'aide de Justinien⁵¹.

C- De la conquête byzantine à la fin du VII^e siècle: les limites d'une vision partielle. Comment peut-on décrire l'entreprise byzantine en Afrique sinon comme une difficile et vaine « réanimation » d'une civilisation mourante ? Sans s'attarder sur toutes les raisons de l'effondrement spectaculaire de l'état vandale en Afrique, l'épisode de 532, tant limité dans l'espace et dans le temps, devait annoncer dans ses significations les plus larges le futur et proche bouleversement que devait connaître l'Afrique du Nord. En trois mois, Bélisaire vint à bout de l'Etat vandale et la principale conséquence de ce drame fut la disparition du peuple vandale lui-même. Exagération, certes, mais à la fois peur, mépris et décision d'effacer le souvenir de celui qui osa percer les esprits qui rêvent de la gloire d'une civilisation florissante pour les plonger dans un siècle de « cauchemar vandale ». Pendant le siècle et demi de la domination byzantine, deux caractéristiques principales de cette civilisation sont à plus d'un égard frappantes. D'abord, l'aspect militaire de leur présence ; une carte des constructions militaires et des forteresses byzantines en Afrique du Nord rend facilement compte de l'état d'angoisse et d'insécurité dans lequel vivaient les Byzantins d'Afrique⁵². Ensuite, l'identité religieuse qui, au sein des troubles qui caractérisaient l'Afrique du Nord depuis déjà le IV^e siècle, leur assura un allié. D'ailleurs, même pour le matériel archéologique, ce sont également ces deux caractéristiques qui, à première vue, renvoient à la civilisation byzantine. On ne sait donc quels arguments crédibles permettent de dire que les Byzantins auraient reconstitué l'Afrique romaine, même en partie. Faut-il rappeler que la gloire de l'Afrique romaine, sous les Sévères évidemment, reposait en premier lieu sur une harmonie humaine que seuls les Vandales auraient ressuscitée, même en partie ? Alors que par leur qualité de conquérant qui devait faire face aux autochtones du haut des remparts, leur rigidité religieuse et leur autoritarisme politique, le tout ajouté à une lourde politique fiscale, les Byzantins se présentaient, dès le départ, comme une menace pour l'autonomisme local. La crise du pouvoir romain en Afrique et les caractéristiques du règne vandale avaient nourri cette tendance à l'autonomisme. C'est dire combien cette « réintégration » à l'empire fut difficile pour les autochtones car elle eut lieu au moment où cet empire souffrait. Désormais, selon une expression de A. Laroui, « l'Afrique va partager les maux de celui-ci : les schismes au sein de l'Eglise, les révoltes au sein de l'armée, les compétitions et les jalousies au sein de l'administration »⁵³, une situation qui n'est pas sans rappeler curieusement le premier siècle de l'Afrique

⁴⁷ Il s'agit surtout de l' *Historia persecutionis vandalicae* de Victor de Vita, des écrits de Fulgence de Ruspe et du *Bellum Vandalicum* de l'historien byzantin Procope, voir C. COURTOIS, *Les Vandales...*, 167 et passim.

⁴⁸ P. SALAMA, « De Rome à l'Islam », in *Histoire Générale de l'Afrique*, Paris 1980, 539-551.

⁴⁹ Les controverses sur les données des fouilles italiennes et anglaises à Carthage et en particulier pour la chronologie des céramiques tardives, voir ci-dessous.

⁵⁰ Pour le cadre juridique des terres, ils appliquaient les anciennes lois romaines, voir C. COURTOIS, L. LESCHI, J. MINICONI, C. SAUMAGNE, *Tablettes Albertini : Actes privés de l'époque vandale, fin du V^e siècle*, Paris 1952, voir aussi J.-P. Laporte, « Aspects économiques de la gestion de l'Etat vandale », dans *La Gestion des biens de l'Etat à travers l'Histoire. Actes du colloque International, Tunis 10-11 mars 1999*, Textes réunis par A. Ben Hmida et A. M'Charek, Tunis 2005.

⁵¹ C. COURTOIS, *Les Vandales...*, 311.

⁵² Carte dressée par P. Salama dans *Histoire Générale de l'Afrique*, 542.

⁵³ A. LAROUÏ, *L'histoire du Maghreb...*, 68.

romaine. Sur le plan économique, l'Afrique demeura une province riche de sa production d'huile et de céréales.

Cette richesse des ressources économiques contraste donc avec un état de décadence, de crises et de recul dans de nombreux aspects de la civilisation expliquant par là la future perte de l'Afrique par les Byzantins. Une échéance les attendait donc à leur tour, mais si pour les Vandales ce fut par la faiblesse des structures de leur état, pour les Byzantins, ce fut aussi pour les nombreux problèmes qu'ils se créèrent. Un malaise social se manifesta par une réapparition du donatisme et une division du clergé sévissait à la veille de la conquête arabe ; alors que sur les plans administratifs et militaires les corruptions et les insoumissions affaiblissaient davantage un exarchat devenu une proie facile pour les incursions berbères⁵⁴. «Voilà l'Afrique qui allait subir les attaques des musulmans : un pays sans cohésion, en train de s'écarter d'une civilisation mourante, abandonnant peu à peu les institutions romaines pour revenir aux traditions ancestrales, mal soumis à ses chefs byzantins qui, eux-mêmes, se détachaient de leur métropole »⁵⁵, cette description de C.-A. Julien, aussi brève que fort significative suffirait peut-être à rendre compte de la faiblesse de l'autorité byzantine en Afrique dans la deuxième moitié du VII^e siècle.

⁵⁴ Sur les causes internes de la décadence, voir C. Diehel, *L'Afrique Byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709)*, Paris-New York 1896, 535-562 ; sur les insurrections berbères et les troubles religieux, voir CH.-A. JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord. Des origines à 1830*, 3^e édition, Paris 1994, 316-324 et sur les Berbères, on trouve une bibliographie abondante dans A. BOUZID, « Les Awraba de Kusayla. Essai de localisation et d'identification d'une entité berbère », *IBLA*, 59, n° 178, 1996, 217-232.

⁵⁵ CH.-A. JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord...*, 340.

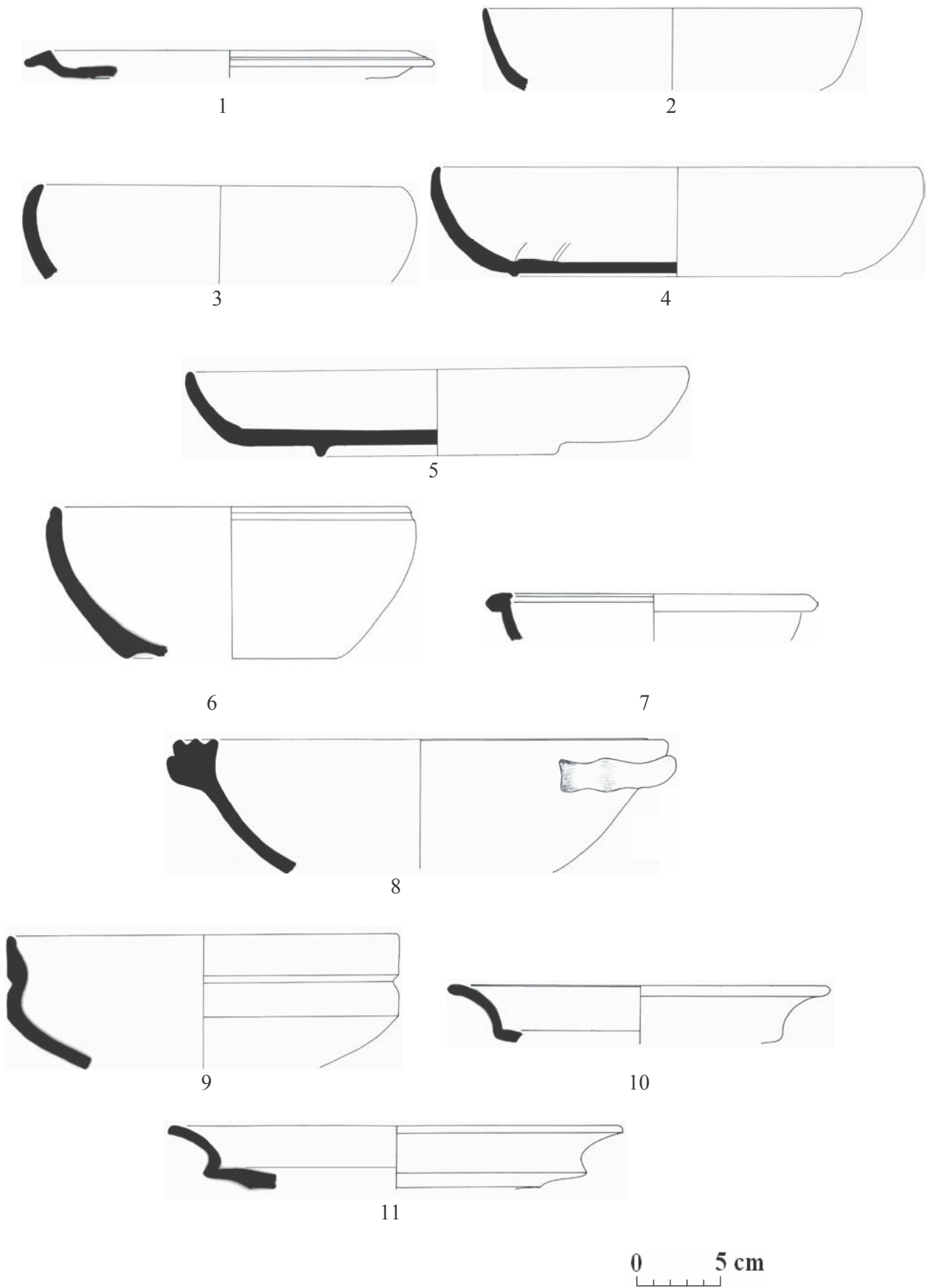
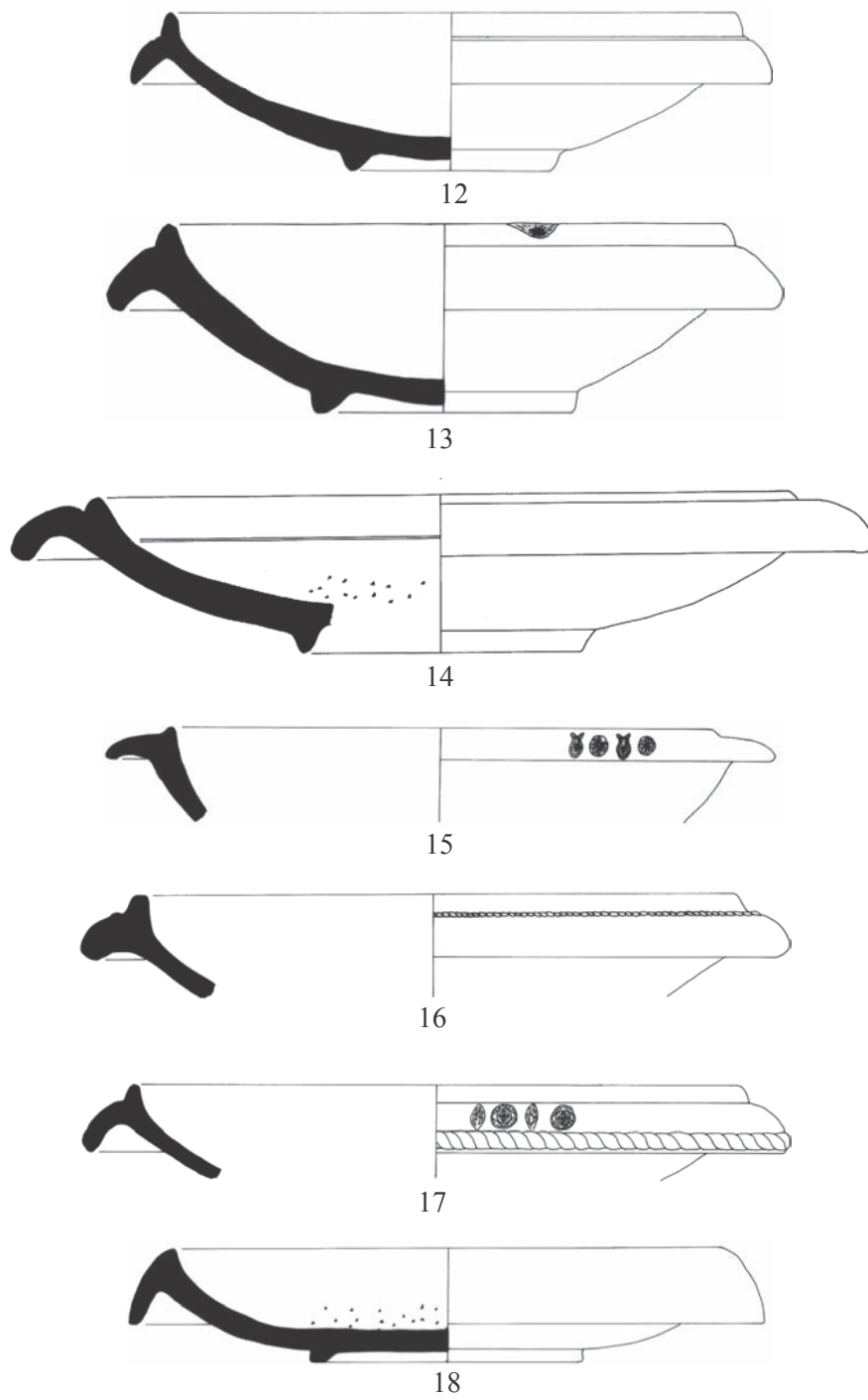


Fig. 4. Céramique de *Simitthus* : sigillée africaine A/D (1), céramique de table à engobe rouge interne (2-5) et céramique de cuisine à pâte claire (6-10).



0 5 cm

Fig. 5. Céramique de *Simitthus* : céramique de cuisine à pâte claire (11) et mortiers à listel.

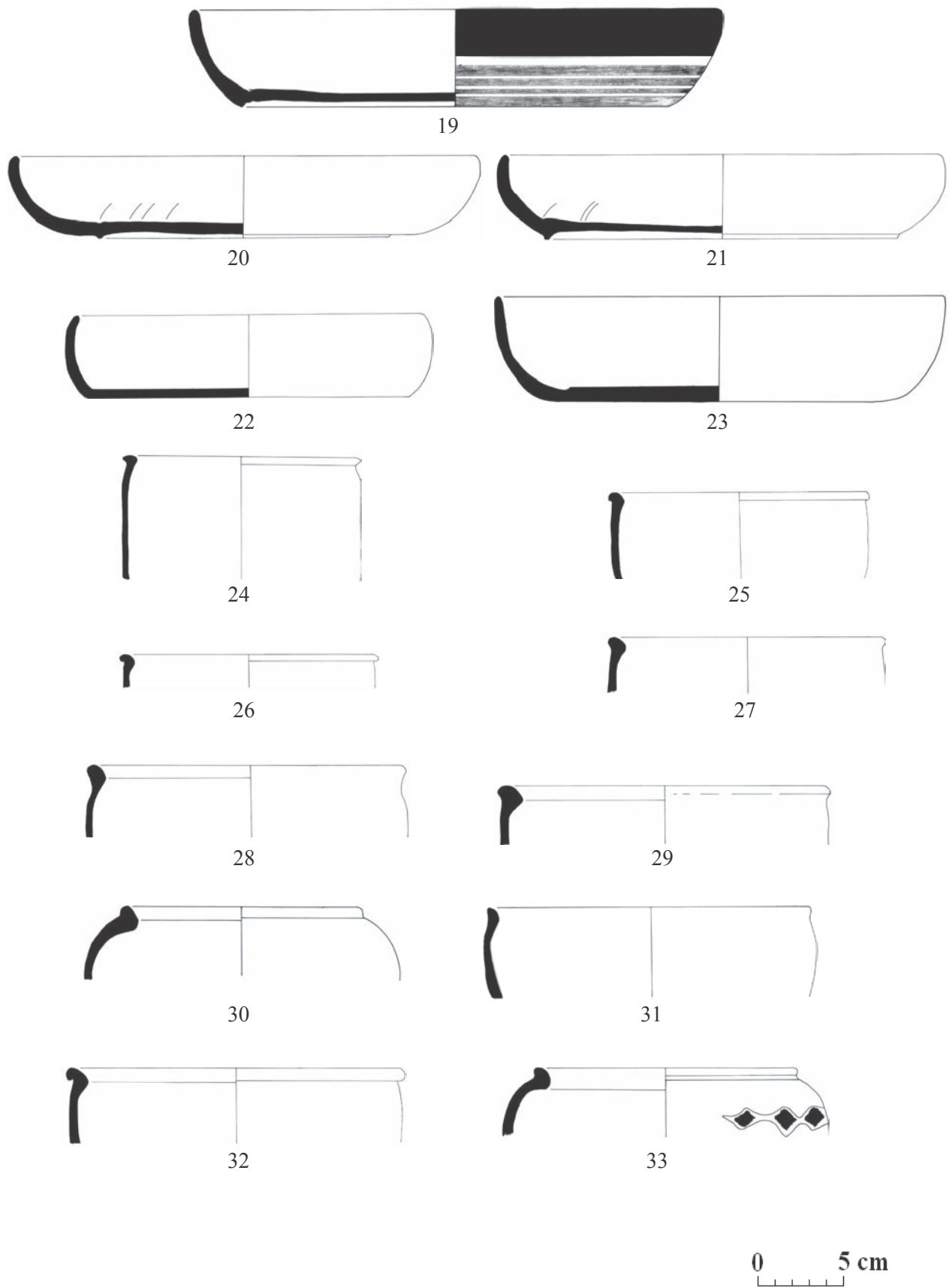


Fig. 6. Céramique de *Simitthus* : vases à cuire ouverts (19-23) et vases à cuire semi fermés.

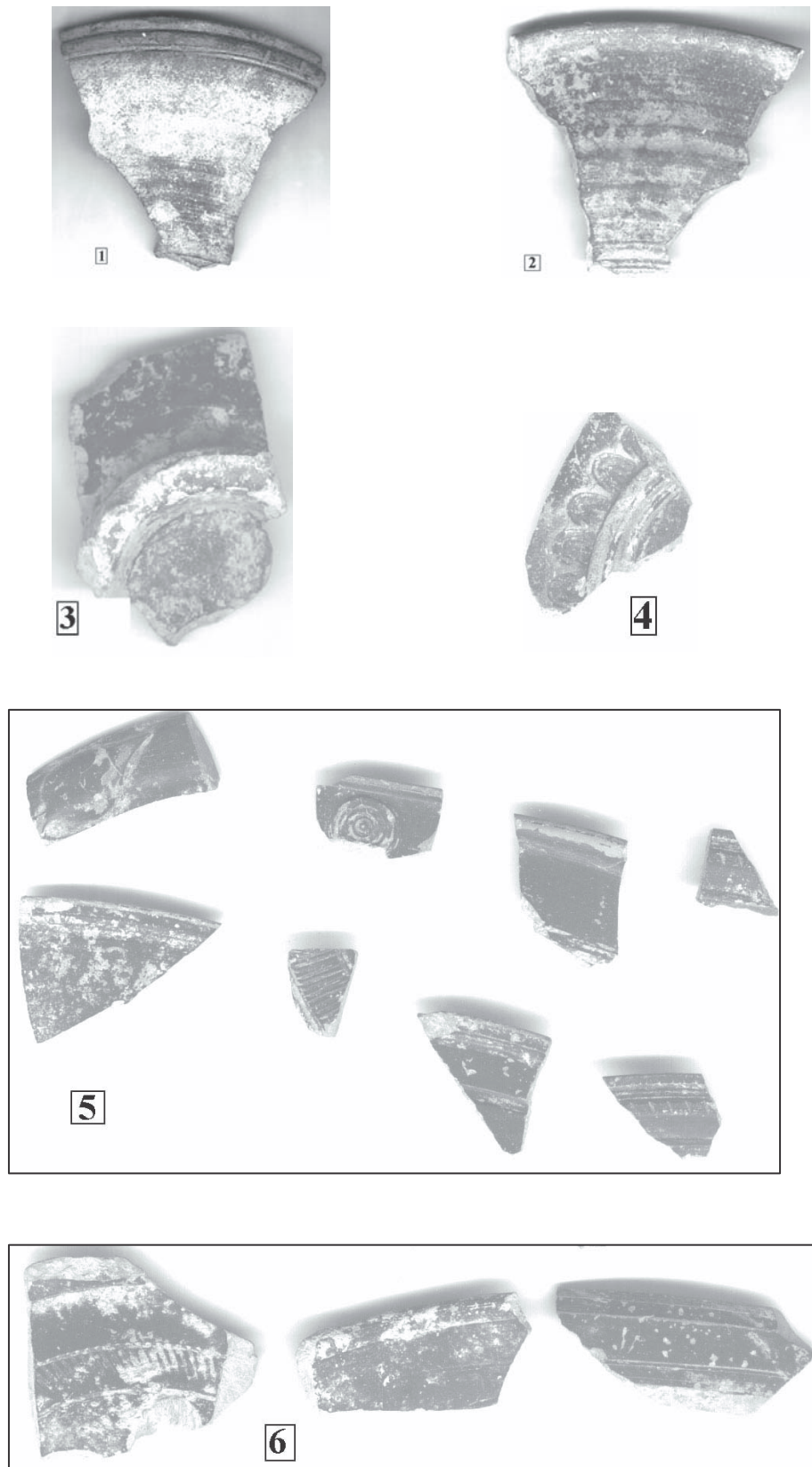
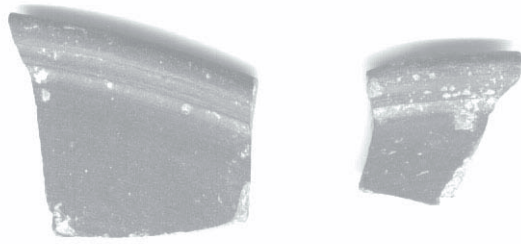
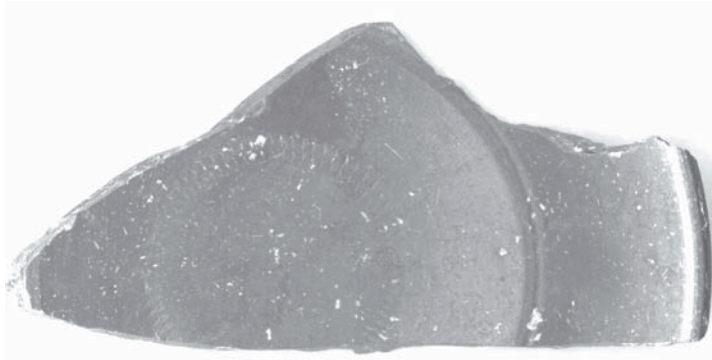


Fig. 30. Sondages du forum : céramique commune (1-2), céramique à vernis noir (3), fragment de lampe italique (4) et céramique arétine (5-6).



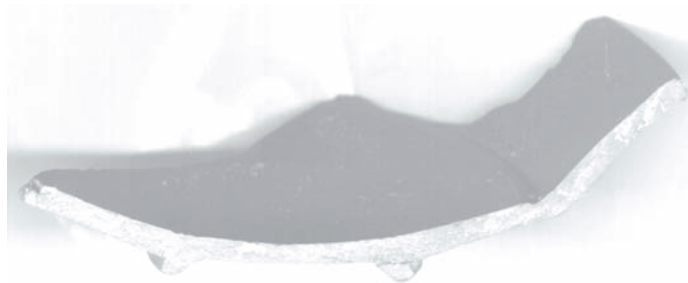
1



2a



2b



2c

Fig. 31. Sondages du forum : sigillée claire A.